

MICHEL CORDAY

Le journal de la Huronne



"Hauts Fourneaux"



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, 26

Le Journal de la Huronne. Tome I : Les Hauts Fourneaux

Michel Corday



Ernest Flammarion, Paris, 1922

Exporté de Wikisource le 09/01/2017

Juillet 1914

Septembre 1914

Octobre 1914

Novembre 1914

Décembre 1914

Janvier 1915

Février 1915

Mars 1915

Avril 1915

Mai 1915

Juin 1915

Juillet 1915

Août 1915

Septembre 1915

Octobre 1915

Novembre 1915

Décembre 1915

Janvier 1916

Février 1916

Mars 1916

Avril 1916

Mai 1916

Juin 1916

Juillet 1916

Août 1916

Septembre 1916

Octobre 1916

Novembre 1916

Décembre 1916

Les “ Hauts Fourneaux ”

Ganville, 27 juillet 1914.

La guerre ?... Allons donc ! En tout cas, mon petit René n’a que seize ans. Mais non. C’est impossible.

« C’est impossible ». Voilà ce que je me répète depuis que mon mari m’a téléphoné de Paris cet après-midi. J’entends encore sa voix de butor bon enfant : « Ça chauffe... C’est couru. C’est une question de jours. »

J’aurais besoin d’être rassurée. Mais je suis seule, dans cette grande bâtisse de Ganville, avec mon cher petit convalescent. Depuis trois mois, nous sommes isolés du monde, René et moi. C’est à Pâques qu’il est tombé malade ici. Que de rechutes, de complications, dans cette maudite typhoïde ! Combien de fois j’ai cru... Mais je ne veux plus y penser. C’est fini, fini. Ah ! Je l’ai bien défendu. En ce moment, il dort. Derrière la porte entr’ouverte, j’entends son souffle paisible et léger.

Je suis seule. Nos voisins Foucard, que je n’aime guère, d’ailleurs, sont à la mer ou aux eaux. Et je n’ai pour confident que ce papier. Au fond, je n’en ai jamais eu d’autres. J’ai toujours été silencieuse. Si je parle, c’est pour parler franc. Alors je gêne et je m’arrête. Pourtant, j’aurais dû

m'apprivoiser, à force de voir du monde, depuis vingt-cinq ans. Même avant de devenir la femme de Pierre Ciboure, chez mes parents, que de gens illustres ou notoires j'ai vu défiler ! Car mon père, un des plus grands chirurgiens de son époque, avec Pozzi et Segond, adorait recevoir. Non. Rien ne m'a guérie de ma sauvagerie. Clemenceau, qui fréquentait notre maison, m'appelait la Jolie Huronne. Jolie, j'ai pu l'être. Huronne, je le suis toujours.

Je crois bien que mon mari m'a encore repliée sur moi-même. Brusque et jovial, avide et pressé, il m'a toujours déconcertée.

Même avant qu'il eût des maîtresses, il était déjà tout accaparé par ses énormes entreprises métallurgiques, ces industries qu'il commande, ces sociétés qu'il administre. Il me rangeait dans un coin de sa vie. Et puis, ce gros manieur d'hommes et de millions est fier de son œuvre. Il ne croit qu'en elle. Il méprise mon ignorance — excessive, je l'avoue — du langage des affaires et de l'argent. Et, parce que je m'intéresse à la littérature, à la politique, il se moque de moi. Bref, Pierre m'a toujours traitée en personne négligeable, un peu toquée. Et pourtant, j'aurais pu être pour lui la bonne compagne...

Je n'ai su être qu'une bonne mère. Oh ! Je l'ai été farouchement. Une vraie mère lionne. Oui, je l'aime comme une bête, mon petit. Je me suis toute rejetée vers lui, je me suis vouée à lui. Je sentais en moi un si grand besoin d'aimer, d'être aimée. Il y a tellement de tendresse refoulée, dans le cœur d'une timide. Je voudrais que tout le monde m'aime, moi. Et aussi que tout le monde s'aime.

Et la guerre éclaterait ? Encore une fois, c'est impossible.

Essayons de réfléchir, la plume à la main. La guerre ? Depuis dix ans, depuis la mainmise sur le Maroc, n'a-t-elle pas failli éclater dix fois, et dix fois ne l'a-t-on pas évitée ? Tanger, Algésiras, Agadir... Tous ces noms me rappellent autant d'alertes, mais qui sont restées de vaines alertes. Pourtant, chaque fois, j'avais peur. Mon mari haussait les épaules : « Bah ! C'est une question de rail ». À l'entendre, on ne se disputait, dans ces pénibles conflits, que la concession des chemins de fer marocains. Sans doute, cette vue est trop simple pour être juste. Mais Pierre est un homme qui voit rond. En tout cas, on a franchi ces passes difficiles. Voilà l'important.

Certes, la menace gronde toujours. Mon cœur se serre quand je lis les stupides discours du Kaiser, de ce demi-fou qui, sans cesse, tire son glaive, sèche sa poudre et brave « l'ennemi héréditaire ». À quel besoin de surenchère obéit-il ? Après avoir fait, pendant vingt ans, la cour aux Français, à qui veut-il plaire par ces rodomontades ? Sans doute au parti du Kronprinz, au parti de la guerre, qu'on nous dit organisé, nombreux, servi par des journaux à grand tirage dont on met sous nos yeux les extraits irritants.

Hélas ! Ce n'est point seulement Outre-Rhin que, tout haut ou tout bas, des gens appellent la guerre. Et je ne pense pas seulement à ce nationalisme agressif, récemment réveillé par les fanfares des retraites militaires ; ni à cette presse qui, depuis quelques années, va soufflant la haine, prêchant les boycottages et proclamant la guerre *inévitabile* ; ni à ces auteurs dramatiques qui, dans le même temps, exaltaient et flattaient dans leurs pièces le plus furieux chauvinisme.

Non. J'ai reçu des aveux qui m'ont glacée. Un écrivain, qui

jadis fit preuve du plus courageux libéralisme et qui possède une intelligence extrêmement lucide et déliée, me disait, il y a deux ans : « Je ne suis pas loin de me rallier à la doctrine de Joseph de Maistre : oui, la guerre est sacrée, la guerre est divine ». Et chevauchant sur sa chaise, les mains fermées sur des rênes imaginaires, il s'enlevait d'un temps de trot : « Ce serait tout de même épatant, d'entrer à Francfort à cheval... »

Vers la même époque, la femme d'un haut personnage de l'État, effarée des progrès du socialisme, me confiait dans son salon : « Ce qu'il nous faudrait, c'est une bonne guerre et, naturellement, l'exécution de Jaurès le premier jour ». Nourrie par mon père de l'esprit républicain, j'y suis restée fidèle. Mais, laissant de côté les doctrines, j'ai pour la personne de Jaurès, pour son éloquence et son caractère, une admiration fervente. Aussi la féroce sottise de ce propos m'a-t-elle tout interloquée.

Cependant, c'est au Congrès de Versailles, l'an dernier, que j'ai senti le plus vivement l'appréhension lugubre de la guerre. Bien que les républicains l'eussent évincé dans une réunion préparatoire, Raymond Poincaré se présentait. À l'un de ses amis qui lui remontrait : « Mais vous allez être le candidat de la réaction... » il avait répliqué : « Je serai l' élu de la France. » Mon mari, qui souhaitait bruyamment le succès de Poincaré, voulut assister à l'élection. Malgré le joli soleil d'hiver, le classique déjeuner aux Réservoirs me parut lamentable. Ce public de répétitions générales, qui se montre d'habitude aux lumières, dévoilait au plein jour de pauvres figures de cire, des fonds de teint jaunes, verts, violets, des traits éboulés, des peaux craquelées de rides imprévues. Ils avaient beau se

défendre, grimacer tous le même sourire fixé de ballerine en scène, ils faisaient peine à voir. Loin de les railler, je pensais : « Moi aussi, je fais comme eux : moi aussi je vieillis. » Et j'avais pour eux la même pitié que pour moi-même. J'aurais voulu les consoler, trouver, à chaque poignée de main, de bonnes paroles. Mais il faut parader. Et j'arborais, moi aussi, le sourire crispé.

Pierre avait invité à notre table toute la bande Foucard. Ils me font peur, ces gens-là. Foucard, le sénateur, imposant et lourd comme un buste ; sa femme, ce vieux gendarme déguisé en douairière ; leur fille, la sévère Madeleine, entre son mari, le banquier Delaplane et son chevalier servant, ce clairon de Villequier ; leur fils René, le morne époux de Colette Butat ; enfin, le petit père Butat, toujours si piètre et si poussiéreux, que nul ne devinerait en lui le directeur d'un des plus puissants journaux du monde, le *Bonjour*^[1].

À cette époque-là, Pierre courtisait déjà Colette, la femme de René Foucard. Ses quarante-cinq ans n'avaient pas peur de cette belle jeunesse. À table, il faisait valoir et jouer ses avantages. Il déployait sa solide carrure ; il caressait les ondes courtes de ses cheveux bruns, à peine givrés aux tempes, sa moustache prestement relevée sur sa bouche gourmande. Et je voyais monter et s'allumer deux étincelles libertines dans ses yeux qui rient toujours. Il y a beau temps que je ne suis plus jalouse et que nous sommes devenus de simples camarades. Mais je sais si bien quand il entre en chasse...

Personne, autour de la table, ne doutait de l'élection de Poincaré. Tous attendaient l'avènement du sauveur et s'en congratulaient d'avance. Ils se gaussaient de leurs adversaires,

qui marchaient le nez bas à la défaite inévitable. Clemenceau, le plus acharné contre le candidat de la réaction, se résignait lui-même à l'échec. Il venait de lancer cette boutade : « Nous serons de l'opposition. Tant mieux ; nous n'en serons que plus forts. »

Dans la salle du Congrès, je retrouvai cette insolente certitude du triomphe. Dans la tribune où j'étais encaquée, mes voisins exultaient, pleines d'une ferveur batailleuse et pointue. Les passions étaient si aiguës que les parlementaires en perdaient toute retenue. Quand le bon et brave Camille Pelletan, à demi paralysé, se hissa péniblement à la tribune pour déposer son bulletin, des ricanements féroces éclatèrent dans les rangs de la droite.

Et quel déchaînement dans les couloirs, quand circuleront les résultats du premier tour... Des hommes que j'avais connus courtois, mesurés, arrivaient sur moi, titubant d'orgueil, étalant des faces de soleil, me soufflant leur joie dans la figure, sans se soucier de savoir si je partageais leur ivresse.

Oh ! non, je ne la partageais pas. Car un mot me hantait depuis le matin, un mot qui remontait à ma mémoire chaque fois qu'éclatait la jactance des partisans de Poincaré, un mot prononcé par de vieux routiers de la politique qui n'étaient pas tous ses adversaires ou ses rivaux, un mot répété par des penseurs qui ne se mêlaient point aux luttes des partis, un mot murmuré dans les milieux officiels et jusque dans l'entourage du prétendant : « Poincaré, c'est la guerre. »

Et, au fond de l'auto qui nous ramenait à Paris, rencognée dans l'ombre, quand j'évoquais la bande des Foucard attablés, les pécores de ma loge, les triomphateurs des couloirs, le mot

me poursuivait : « Poincaré, c'est la guerre. »

Et depuis dix-huit mois, ce mot me harcèle. Il s'est imposé à moi le jour où parut, en même temps que le message présidentiel, la nomination de Delcassé au poste d'ambassadeur à Pétersbourg. Delcassé, qui considérait le Kaiser comme son ennemi personnel, Delcassé qui depuis dix ans, et souvent sans contrôle, obéissait à sa vindicte et qui, dans son nouvel emploi, ne pourrait que le servir encore. Ce mot m'a poursuivi pendant les débats de cette loi de trois ans, qui fut presque le don de joyeux avènement du règne. Elle m'était suspecte parce que l'utilité n'en apparaissait qu'à ceux dont elle servait les intérêts ou les passions. Elle m'inquiétait parce qu'elle me semblait lancer le pays dans un jeu de folles surenchères qu'il ne pourrait pas suivre longtemps. Mon mari prononçait gravement : « Question de couverture ». Il ajoutait d'ailleurs qu'elle serait plus large que la loi de deux ans et que René pourrait passer à travers les mailles. Pendant un dîner, j'avouai mes doutes à Briand, qui était un des artisans de la nouvelle loi. Et lui, dont l'esprit de blague ne respecte pas grand'chose, me dit d'un air sérieux, de sa belle voix pénétrée : « Allons, allons, j'ai voulu éviter une boucherie ». C'est égal, je n'étais pas rassurée.

« Poincaré, c'est la guerre ». Ah ! Je l'ai loyalement discutée avec moi-même, cette atroce prophétie. J'ai cherché la figure que cet homme faisait par le monde. Comment oublier que les conservateurs ont assuré son élection, qu'ils ont barre sur lui, ne serait-ce qu'à ce titre, s'ils ne le tiennent pas encore par quelque secret qu'il faudra bien percer un jour ? Puis, ce bon lorrain et sa petite escouade ont sonné le réveil national. Son

ministère, qui fut pour lui le vestibule de la Présidence, s'appelait le Ministère National. Il a marqué tous ses discours de cette estampille nationale. Elle est devenue sa firme et son monopole. Bref, poussé jusqu'au faîte du pouvoir par une ambition sourde à toute prudence, il y est apparu, bon gré, mal gré, comme le champion d'une politique ombrageuse, sèche et cassante. L'attitude peut plaire et se défendre. Mais ceux qui, au delà des frontières, souhaitent vraiment la tuerie, ne vont-ils pas feindre d'être inquiets, de se croire menacés ? Ne vont-ils pas se servir de lui comme d'un épouvantail, afin d'effarer les masses avant de les jeter au carnage ? Je ne sais pas si Poincaré veut la guerre. Mais il peut l'attirer.

Mais voilà que je m'affole à mon tour. S'il existait un parti d'Allemands, capable à lui seul de déchaîner la guerre, n'aurait-il pas, depuis dix ans, saisi des occasions de conflit plus directes, où les deux races se heurtaient de front, où les intérêts s'opposaient, où les susceptibilités se froissaient ? Aurait-il attendu cette lointaine querelle serbe, qui ne touche personne, ni chez eux ni chez nous ? Non, non. Encore une fois, c'est impossible.

Ganville, 31 juillet 1914.

Jaurès assassiné !... C'est tellement monstrueux que cela ne m'entre pas dans l'esprit.

Alors, c'est fini de lui ?... De tout lui : sa voix savoureuse, sa simplicité, tout le bel et solide équilibre de sa silhouette, de sa face et de son geste, son regard amical, son front radieux où

brillait le génie. Car il avait les dons qui deviennent divins lorsqu'ils sont réunis : la bonté, l'intelligence et la clarté.

Et penser qu'il a suffi de quelques articles pour pervertir un cerveau débile... penser que quelques hommes, tranquillement assis devant leur table, ont pu le désigner du bout de leur plume au coup mortel d'un demi-fou ! Comment ont-ils pu le méconnaître aussi odieusement ? Ils n'ont donc même pas ouvert son dernier livre, sur l'armée nouvelle, ce livre auguste comme une prophétie, sincère comme un testament, et dont toutes les pages brûlent du plus ardent, du plus fougueux patriotisme ?

Ah ! puisque les passions sont à ce point aveugles, égarées et furieuses, puisque le mensonge règne, puisque la presse tue, puisque le juste succombe, puisqu'on vient d'éteindre la plus généreuse lumière qui eût éclairé les hommes, alors tout est possible.

1. ↑ Le journal le *Bonjour*, ainsi que les personnages du groupe Foucard, figurent dans l'*Amour Opprimé*, paru en 1914.

Andernos, 20 septembre 1914.

J'ai cru que je n'aurais plus le courage d'écrire. Tout, dans la guerre, atteint et ruine ma foi dans l'avenir meilleur, dans le progrès, la lente conquête du bonheur. C'est le réveil d'un rêve que je caressais depuis que je pense. Tous les matins, je dois apprendre qu'il y a la guerre. L'affreuse faillite...

Et puis, devant ces grands horizons simples des landes girondines, ces eaux planes, dans cet air vif où le souffle salin se mêle aux senteurs de résine, je me suis ressaisie, rassemblée.

Il m'a paru qu'en dehors même des besognes charitables, une existence privilégiée comme la mienne, au lieu de s'abandonner au désespoir, pouvait encore servir son idéal. Le but a resplendi devant moi, dominant, lumineux, comme un sommet : puisque l'immense catastrophe est déchaînée, il faut *en démêler les causes afin d'en éviter le retour*. Oh ! Je n'ai pas la prétention ridicule d'y parvenir seule, ni de sitôt. Mais ma contribution, si modeste qu'elle soit, ne peut pas être inutile. Il n'y a pas de témoignage superflu, à la recherche de la vérité. Il faut que je me penche, que j'écoute, que je retienne. Maintenant, je vois ma tâche. Je la poursuivrai.

Ce ne sont encore que projets. Jusqu'ici, je suis restée loin des gens en place et des gens informés. (Ce ne sont pas toujours les mêmes.) Qu'ai-je vu, dans notre petit coin de Bourgogne, à Ganville ? Tout s'est passé si simplement, si

tristement. Sur trois cents habitants, une soixantaine d'hommes sont partis. Ceux qui m'ont fait leurs adieux, tenaient tous les mêmes propos : « Puisqu'il le fallait... Allons-y... On va leur casser la gueule. » La première stupeur passée, tous marquaient la même résignation farouche, puisée dans ce sentiment de l'inévitable, cette certitude de l'agression absolue, que leur donnaient leurs journaux.

Nous aussi, nous étions uniquement renseignés par les journaux. D'abord, ils flambaient d'allégresse : la mobilisation parfaite, la résistance victorieuse de Liège, les Russes fonçant sur Berlin, la marche triomphale en Alsace, que Joffre appelle dans un ordre du jour « le premier geste de la Revanche ». Les Allemands, affamés, se rendent pour une brioche. Ils tirent trop bas, leurs obus n'éclatent pas.

Puis, à partir du 20 août, on a l'impression étouffante d'entrer dans un nuage, de se mouvoir dans du mystère, au milieu d'une obscurité, d'un silence voulu, jusqu'au fameux communiqué : « De la Somme à la Meuse, nous tenons... » On veut croire à une erreur, on veut lire : « De la Sambre à la Meuse. » Mais non. Le voile est déchiré et découvre l'invasion.

Le 31 août, mon mari arrive à Ganville en auto, très informé. Les avant-gardes allemandes sont à dix lieues de Paris. On craint l'enveloppement par le sud-est. La défense du camp retranché n'est pas au point. Le gouvernement va partir pour Bordeaux. La population l'ignore. Mais déjà les foules s'écrasent dans les gares.

Pierre n'est pas abattu. Évidemment, on a fait face à l'est au lieu de faire face au nord. « Question de concentration. » Indulgent à l'erreur, il la juge réparable. Il a confiance.

Déjà, obéissant à son goût des solutions rapides et précises, il a organisé toute notre prochaine vie. Il nous propose de nous emmener, René et moi, à Andernos, un coin tranquille au bord du bassin d'Arcachon, à quarante minutes de Bordeaux par la route. Le climat rêvé pour donner au petit le coup de fouet, achever de le remettre debout. Pierre lui-même devra passer souvent à Bordeaux où l'on traitera les grandes affaires, où l'on rencontrera les gens utiles. La villa est retenue, les saufs-conduits sont prêts. Les domestiques suivront avec les gros bagages. En route.

En deux jours, sous le ciel trop beau qui pèse sur moi comme un remords, nous avons traversé la France en écharpe. On ne s'apercevrait pas qu'il y a la guerre, sans les chaînes tendues en travers de la route à l'entrée des bourgs, sans l'inquisition furieuse des gardes civiques, armés de fusils et saoulés de pouvoir. Plus on descend vers le Midi, plus les chaînes deviennent nombreuses et les gardes arrogants. C'est qu'on voit des traîtres partout. *L'espionnite* règne. C'est une fièvre, un délire universels. La lueur d'une lampe studieuse, le reflet du soleil dans une vitre, deviennent des signaux à l'ennemi. Pendant notre voyage, on recherchait une auto suspecte, qui emportait deux bombes accrochées à ses flancs. Peu après, la mystérieuse voiture fut arrêtée : les bombes étaient des bouteilles à air, destinées à gonfler les pneus.

Et c'est dans ce charmant Andernos que la victoire de la Marne nous a été peu à peu révélée. Oui, peu à peu. On n'a pas compris tout de suite. C'est que, jusqu'ici, les batailles duraient un jour. Le sort des empires se réglait entre le lever et le coucher du soleil : Iéna, Waterloo. Mais dans ce cataclysme

où des nations armées s'entrechoquent, tout est nouveau. Les esprits, mal préparés à concevoir un gigantesque corps à corps d'une semaine, en ont lentement découvert l'issue, dans une sorte de surprise, d'incrédulité heureuses.

Mais mon cœur soulagé ne se dilate pas. Je ne peux pas m'empêcher de penser aux morts, à ceux que laissent les morts. Je me réjouis de la victoire, mais je déplore la bataille. Française, je reste humaine.

René, assez éprouvé par le voyage, s'était alarmé de ces signes de fatigue. Il craignait une nouvelle rechute. Comme tous ceux qui relèvent d'une très grave maladie, il est surtout attentif aux progrès de sa convalescence. Il épie la vie qui rentre en lui. Il veut recouvrer la santé, toute la santé. Je le comprends si bien. Au creux d'une niche d'osier, il passe ses journées dans le jardin qui descend jusqu'à la grève. Encore alangui, il parcourt les journaux sans les commenter.

Mais parfois le soupçon me traverse qu'il exagère sa lassitude pour ne point parler, qu'il ne pense pas comme moi sur la guerre et qu'il se tait pour m'épargner. Mon cher petit... Je reconnais si bien là sa manière discrète, sa délicatesse prévenante, son joli souci d'élégance morale. Oui, je le devine, je le sens : malgré notre étroite tendresse, nous ne serions pas d'accord. Ah ! heureusement que l'atroce tuerie aura cessé avant qu'il soit d'âge et même de force à l'affronter.

Andernos, 3 octobre 1914.

Depuis le début de la guerre, je n'avais pas encore repris contact avec le monde civilisé. De mes premières incursions dans Bordeaux, je rentre effarée.

J'ai retrouvé là, comme au Congrès de Versailles, mon public de répétitions générales. J'avais envie de crier : « Eh bien, vous êtes contents ? Vous l'avez, votre prétendant ? Il est parmi vous... » Je ne sais pas s'ils sont contents. Mais ils sont héroïques.

Tous les hommes que j'ai rencontrés sont navrés de ne pas combattre. Dès l'abord, ils légitiment leur présence, ils justifient leur situation au point de vue militaire. Ils révèlent leurs infirmités et leurs malheurs. L'un déplore son âge, l'autre maudit sa goutte, qui les retiennent loin des armées. Un petit sous-préfet soupire devant moi : « Ah ! s'il ne me manquait pas onze phalanges »... Je regarde ses mains : elles sont intactes. C'est aux pieds. On en voit qui ne désespèrent pas encore de s'employer, de se donner. Parbleu ! Certains sont sincères. Ainsi je rencontre un Pierre Loti, dressé sur de hauts talons, pincé dans un uniforme, et ravagé d'impatience parce que la Marine et la Guerre tardent à agréer ses services d'officier. Il parle de s'enrôler comme brancardier. Mais d'autres, d'esprit subtil, voltigent de ministère en ministère et, le masque soucieux et tragique, s'offrent à des missions plus ingénieuses que redoutables.

Ah ! C'est qu'aussi les femmes sont promptes au soupçon.

Pour peu qu'un homme tienne debout, qu'il ne soit pas déliquescent de vieillesse, elles s'écrient : « Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-ci ? Pourquoi n'est-il pas au feu » ? Elles ne croient même plus à la maladie. Pour leur prouver qu'on est atteint d'un mal grave, il faut en mourir. À ce moment-là, elles s'inclinent, de mauvaise grâce : « Tiens ? C'était donc vrai ? »

Elles veulent qu'on pleure, non pas sur ceux qui partent, mais sur ceux qui sont obligés de rester. Elles jugent indécent le spectacle d'une mère inquiète qui laisse deviner ses alarmes. À les entendre parler des blessés qu'elles visitent ou qu'elles connaissent, tous trépigneraient dans l'impatience de repartir et, pour un peu, refuseraient leur congé de convalescence.

Avides d'héroïsme, elles sont jalouses de leur propre sacrifice et ne tolèrent pas qu'on l'amoindrisse. Comme une sotte, j'essayai de démontrer à une jeune femme, fort attachée à son mari, qu'il ne courait pas grands risques. Je vis bien que je l'offensais, tout en la rassurant. Elle voulait, cette femme, que son mari fût en danger, ou qu'il parût en danger.

Elles semblent toutes porter une cuirasse qui les rend insensibles. Les mots affreux, massacres, charniers, tueries, n'éveillent plus d'épouvante. Ils ont perdu leur force et leur portée. Ils ne pénètrent plus jusqu'au cœur.

Elles rêvent de châtier l'atrocité, qu'elles réprouvent et qu'elles abominent, par l'atrocité. Des lettres de combattants, elles taisent les passages attendris. Elles citent seulement ceux qui exaltent la gloire de tuer, « d'en descendre ».

Et défense de s'émouvoir, de s'apitoyer, d'exprimer des sentiments humains. Ils sont abolis. On ne peut même pas

déplorer *la guerre en soi*, maudire la sauvagerie qu'elle déchaîne. Timidement, j'ai essayé. Au premier mot, on voit se tourner vers soi des visages furieux, de ces visages assassins dont on n'est poursuivi que dans les cauchemars. Les bouches distendues vous hurlent le dogme : « La guerre est belle, la guerre est sacrée, puisqu'elle nous a été imposée ». Et rejetée à mon mutisme, affreusement seule, transie, je me demandais : « Est-ce donc moi qui suis le monstre ? »

Et puis, ici, dans ma retraite, j'ai réfléchi que je n'avais vu qu'une face des êtres. Qui donc ne se dédouble pas ? Tel, qui s'héroïse en paroles, ne tremble-t-il pas en même temps pour un être cher ? Ces propos cornéliens ne cachent-ils pas souvent l'angoisse d'un pauvre cœur maternel, la détresse d'une âme encore humaine ?

Mais cette angoisse, cette détresse, ne peuvent pas s'exprimer. Pourquoi ? Ah ! C'est que la guerre a créé une mentalité de vengeance, de férocité, de haine, soigneusement entretenue par les discours et les journaux. Et cette orthodoxie farouche ne tolère pas de dissidence, ni même de tiédeur. Hors d'elle, tout est défaillance ou félonie. Ne pas la servir, c'est la trahir.

Ainsi, le respect humain, l'orgueil, la crainte de paraître suspect, autant de bâillons sur les propos hérétiques. Chacun se sent justiciable de son voisin. Que de gens doivent se duper deux à deux, dans la crainte de ne pas sembler assez ardents... Par l'effet de ce contrôle mutuel, une censure verbale s'est établie, plus oppressante et plus trompeuse encore que la censure écrite. Obligé de n'avoir qu'un langage, on feint de n'avoir qu'une pensée. On tait les autres. Et ce n'est pas le

moindre crime de la guerre, que d'avoir institué l'hypocrisie.

Andemos, 18 octobre 1914.

Ce matin, en sortant d'un hôpital de Bordeaux, je m'étais égarée. Je pris une rue calme, silencieuse, bordée de petites façades propres, aux nuances vives et fleuries. J'étais intriguée. Mais des rideaux se soulevèrent. Derrière chaque vitre, un visage de femme apparut, plus enluminé que sa maison. J'avais compris. J'allongeais l'allure quand, à deux pas, je vis sortir d'un de ces logis d'amour la haute, mince et stricte silhouette de mon vieil ami Paron.

J'ai toujours plaisir à retrouver Paron. C'est un témoin de ma prime jeunesse. Je crois bien que la grande différence d'âge entre nous, sa défiance de soi, son état jadis modeste, l'ont détourné de me demander en mariage. Depuis, un héritage tardif lui rendit l'indépendance, l'affranchit de la politique et du journalisme, où sa susceptibilité d'écorché vif souffrait et le desservait. Sa fidèle et secrète tendresse m'est très chère. Mais si je m'attendais à rencontrer là ce puritain, ce délicat, qui touche d'ailleurs à la soixantaine...

Pauvre Paron... Il semblait à la fois ému et penaud. Et quand nous eûmes déblayé les propos d'accueil :

— Vous vous demandez ce que je fais là, dit-il. Eh bien, voici. Hier soir, je débarque à la gare avec un train de réfugiés du Nord, que j'accompagnais depuis Paris. Des femmes et surtout des enfants. Nous devons les installer dans une cantine

municipale. Nous arrivons : elle était occupée. Que faire ? Disséminer nos gens dans le quartier ? Évidemment. Mais les gîtes étaient rares, difficiles à trouver. L'heure avançait. Nous avions à peine casé la moitié de la bande, quand un agent de police eut pitié de nous. Et, ma foi, il logea le reste dans ces maisons-ci. Elles s'ouvrirent d'ailleurs à sa première réquisition, car on y professe un grand respect de la police. Ce matin, j'ai voulu faire la tournée de mes mioches. Et savez-vous les plus heureux, les plus cajolés ? Ceux qu'on a logés dans cette rue ! Je les ai trouvés attablés pour le petit déjeuner, la serviette au menton, devant des jattes de café au lait, des tartines grandes comme des semelles...

Je m'expliquais son air penaud : il était vexé d'être pris en flagrant délit de bonne action. C'était bien de lui. Je l'aurais embrassé, mon vieux Paron.

Il me reconduisit. J'appréhendais l'inévitable conversation sur la guerre, les propos prudents et convenus qu'on échange au premier contact. Mais il m'avoua tout de suite, son long visage soudain vieilli : « Cette guerre m'inspire une horreur sans nom ». Ah ! Comme je me suis sentie allégée, délivrée... Enfin, j'ai parlé, j'ai entendu parler comme je pense. À son tour, il s'animait. Il me confia qu'il était hanté, lui aussi, par le besoin de délier les causes du conflit, de découvrir le jeu des ressorts secrets qui avaient préparé, provoqué l'explosion. Et sa consolation serait de vivre assez pour étaler au jour le plan, le mécanisme de l'ignoble engin, pour crier « casse-cou ! » à ceux qui nous suivront sur la terre.

Actuellement, Paron est sans cesse en route. Mais nous nous sommes promis de nous revoir souvent à Paris. Il m'aidera. Ses

vues s'ajouteront aux miennes. Désormais, je ne serai plus seule.

Andemos, 20 octobre 1914.

On a décidé de rappeler dans les usines des ouvriers métallurgistes mobilisés aux armées. « Question de munitions », m'a dit mon mari. Elles manquent. Il est enchanté. Il se frotte les mains : « Ces gaillards-là, qu'on va tirer de l'enfer, vont travailler comme des anges, dans la crainte d'y retourner. Je vais connaître enfin l'effort maximum qu'un homme peut fournir. »

Dominant les gens, bousculant les obstacles, Pierre se donne à cette mobilisation nouvelle, avec la rude ténacité qu'il apporte à toutes ses entreprises.

À Bordeaux, il a pris à l'hôtel un appartement de prince en voyage. C'est son goût. Avant la guerre, il possédait, à l'année, des installations analogues à Londres, à Hambourg, je ne sais où encore.

Il traite des personnages, en des dîners sérieux, des dîners d'hommes, dont il mûrit longuement le menu magistral. On y boit le champagne en carafe. Il paraît que le champagne en bouteille « n'est pas guerre » tandis que le champagne en carafe « est guerre ».

Mais ses affaires n'absorbent pas toute sa vie. Parfois j'ai rencontré le petit père Butat, le directeur du tout-puissant *Bonjour*, qui se coulait, humble et poussiéreux, le long des

murs. Comme beaucoup de ses confrères, il a cru devoir transporter à Bordeaux son journal. Il habite avec sa fille Colette dont le mari, René Foucard, est mobilisé. Ils ont déniché, près du Jardin Public, un charmant petit logis où descendent, à leurs passages, tous les membres de la tribu Foucard. Pierre, qui est l'amant de Colette depuis un an environ — il est bien difficile d'avoir des précisions sur ces dates-là — est très assidu dans la maison. L'absence du mari a resserré sa liaison. Il est plus qu'un familier. Il est de la famille.